

Exode

Jean-François Poirier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/409>

DOI : [10.4000/leportique.409](https://doi.org/10.4000/leportique.409)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-François Poirier, « Exode », *Le Portique* [En ligne], 5 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/409> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.409>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Exode

Jean-François Poirier

- 1 André Breton, que j'ai beaucoup admiré, que j'admire encore mais que je fréquente un peu moins maintenant que mon père est mort et que j'entends guider mes pas tout seul dans l'existence sans le secours d'un père idéal, eut juste après la Guerre de 14-18 deux prémonitions, encore que la première se soit davantage présentée comme un théorème et la seconde comme une injonction, qui jettent une lueur prophétique assez sinistre sur ce xx^e siècle finissant. Il avait écrit (je cite de mémoire et ma mémoire n'a jamais été littérale comme celle de Châteaubriand qui pouvait redire par cœur tout un sermon au prêtre qui le suspectait de distraction) que le geste surréaliste le plus simple était de descendre dans la rue et de tirer à coups de revolver sur tous ceux qui passaient. Et il avait aussi lancé cet appel : Lâchez tout, partez sur les routes, abandonnez maison, femme, enfants, situation... Or – je le sais, parce que je lis très régulièrement la rubrique des faits divers dans le *Parisien libéré* – il ne se passe guère de mois où on ne voit quelque personne, plutôt normale, qui vide son chargeur sur ses camarades, sur ses voisins, sur sa famille ou sur les clients d'un hypermarché, et les intéressés, je parle des tueurs, normalement pulsionnels, avec une tête bien vide de tabous et de tout interdit culturel, seraient étonnés de se savoir surréalistes, en train d'écrire la poésie du présent, qui, chacun le sait, doit être écrite par tous. Bataille voyait, on le sait, sous ce désir un complexe de castration mal métabolisé plutôt qu'un programme artistique. Nous pourrions peut-être, riches que nous sommes maintenant des expériences de deux siècles de vie étatique moderne, reconnaître dans ce phénomène l'individu parvenu à ce stade avancé de l'individualisme où il se considère comme un petit État et où il use pour affirmer son autorité de la très efficace pédagogie du massacre d'abord expérimentée par les Européens sur les Nègres, au XIX^e siècle, puis par beaucoup d'autres sur toutes sortes de populations au XX^e siècle. La première fois que je découvris la figure du massacreur étatique agissant à titre privé, c'est en voyant l'année de mon baccalauréat le film anglais *If* qui montre des lycéens fauchant à la mitrailleuse depuis les toits du bâtiment scolaire les élèves dans la cours de récréation. Je reconnais également chez moi, et je n'en suis pas fier, l'intériorisation du massacre comme moyen d'apaiser les tensions à ceci que le massacre imaginé de quelques personnes ou groupes

détestés, associé à quelques gouttes de Rivotril, est souvent pour moi un bon moyen de faire venir un sommeil que j'appelle en vain.

- 2 Quand au départ sur les routes, l'abandon du chez soi et de toute la métaphysique du sédentaire, ils allaient se réaliser quelque vingt années après l'appel de Breton à l'occasion d'une *Völkerwanderung* (d'une « migration de peuples » que l'historiographie française préfère nommer « grande invasion ») dont les Germains ont le secret. Les exodes sont en général le corollaire des massacres, soit qu'ils les suivent soit qu'ils les préviennent. *L'exode*, pour l'enfant que j'étais il n'y en avait qu'un, celui dont parlaient mes parents et tous les amis de mes parents quand nous recevions le dimanche. Il hantait tous les Français de la génération de mes parents et comptait parmi leurs mauvais souvenirs préférés – Jouhandeau, vieux, dans un ses superbes numéros de cabotinage à voix basse, avait répondu avec gourmandise de sa voix flûtée à un journaliste qui lui demandait quels étaient ses souvenirs préférés : « Oh les mauvais ! » ; il hante toute l'œuvre de Claude Simon, et les Français qui identifient souvent leur cause à celle de l'humanité après la galiléenne, la darwinienne et la freudienne pourrait bien dire de l'exode qu'il constitue la quatrième blessure narcissique infligée à l'humanité. Cet exode présentait ceci de particulier qu'il avait été provoqué par le « spectre » du massacre. L'exode de 40, loin d'être la critique en acte de la culture (retrouvailles avec la nature et retour à des mœurs simples) dont Rousseau avait eu l'initiative et qui devait sommeiller tout au long du xx^e avant d'être rallumée par Nietzsche et dada, était une fuite éperdue et sans espoir devant des spectres mythiques, ceux-là même qui hantaient l'Europe et qui contrairement à ce que croyait Marx étaient plus d'un.
- 3 Les Français sûrs d'avoir tout vu n'avaient rien vu venir. Mon père, qui avait séjourné à Berlin en 1931-32 comme professeur d'échange, avait été invité à dîner au printemps 32 avec ses collègues français – il y avait peu de Français à Berlin, quelques centaines alors que les Allemands de Paris se comptaient par milliers – par un député français, chargé d'une mission d'études sur l'Allemagne, dans une des ces grandes brasseries berlinoises où l'on buvait avec cet esprit de système qui compte au nombre des vertus prussiennes. Tard dans la soirée, alors que tout le monde était bien éméché, le député, alors au terme de sa mission, avait pointé de sa canne un tract portant une croix gammée et demandé aux jeunes enseignants ce que voulait dire ce signe. Plus tard traducteur aux Affaires étrangères, il avait été demandé par le chef de cabinet du ministre pour traduire en simultané le fameux discours de Hitler diffusé par la radio, « Depuis cinq heures ce matin, nos canons tonnent sur la Pologne... », et à la fin du discours le haut fonctionnaire avait laissé tomber d'un air sentencieux : « Somme toute, la porte reste ouverte aux négociations ». Quand les troupes allemandes, contournant la Belgique, avancèrent avec la rapidité que l'on sait vers Paris, le général Giraud appelé *in extremis* à la rescousse – ce n'est pas mon père qui me l'a raconté mais je l'ai entendu dans un film qui passait au Quartier latin aux début des années 70 : *Français si vous saviez...* – avait déclaré alors que les Allemands étaient à deux cents kilomètres de la capitale : « Ne vous en faites pas, j'ai toujours eu la baraka ». Giraud qui connaissait pourtant bien l'Afrique du nord semblait ignorer qu'une telle formule s'accompagne obligatoirement d'un *inch'Allah* apotropaïque.
- 4 C'est peu après que les Français partirent en masse sur les routes dans des carrioles, sans véritable espoir d'échapper à leur poursuivants montés sur des motos flanquées de side-car, réclamant seulement encore quelques instants de vie à monsieur le Destin-

Bourreau. Ma mère avait alors quitté notre maison du Tremblay avec mon frère et parrain Pierre, qui n'avait pas encore ou avait tout juste son permis de conduire, dans la Onze légère Citroën qu'avait payée ma grand-mère, qui devait passer le restant de la guerre dans l'entrepôt du commerce de l'arrière-grand-père maternel, rue de Paradis pour échapper à la réquisition et rester la voiture familiale jusqu'en 1963 où la même grand-mère offrit une 404. Les voisins du Tremblay étaient pour la plupart partis en voitures à chevaux. Mon père qui avait conseillé ce départ s'en était mordu les doigts quand il avait vu l'état d'embouteillage des routes et que lui-même, alors qu'il se trouvait à Montrichard en train de pisser contre un mur, avait soudain aperçu de grands oiseaux noirs dans le ciel lâcher un chapelet de grains noirs et n'avait eu que le temps de se jeter au sol tandis que la place se jonchait de cadavres. Alors qu'il était tenu éveillé par la hantise d'avoir « conseillé le mauvais conseil », comme disait Péguy, une mèche blanche lui était venue en une nuit juste au-dessus du front. Mais je ne crois plus guère à ce dit de la légende familiale depuis que j'ai, au même endroit, la même mèche blanche qui n'a rien d'une tache tragique matérialisant la faute involontaire mais marque seulement le passage de la jeunesse colorée à la vieillesse incolore puis à la mort qui l'est encore plus.

- 5 Chargé d'une précieuse serviette contenant des documents très secrets du Ministère des Affaires Étrangères et, pour éloigner les indiscrets, d'un revolver de fort calibre, qui l'aurait sûrement fait tomber à la renverse s'il s'était aventuré à appuyer sur la gâchette, mon père avait quitté Paris en compagnie de Delavier, un traducteur très excentrique affligé d'une hémiplégie plus ou moins congénitale, vrai Parisien qui n'avait jamais de sa vie dépassé les Boulevards des Maréchaux, et qui dû à cette partie de campagne improvisé de découvrir, grâce au savoir campagnard de mon père, pour la première fois, un noyer, ce qui avait été pour lui une révélation aussi singulière que le serait pour un enfant lisant Jules Verne de se rendre compte qu'il y a des baobabs à proximité de sa maison. Delavier, qui avait pourtant toujours une formule bien grossière, d'un esprit bien parisien, ajustée à chaque circonstance de l'existence, avait perdu ses moyens au cours de cette extravagante équipée et il en avait oublié sa serviette sur le mur de la mairie d'Ablon, ce qui avait encore un peu plus ralenti le train de cette colonne fantôme.
- 6 Comme dans les épisodes oniriques je ne sais trop comment s'effectuent les transitions entre les différents chapitres du récit paternel dont je me souviens comme d'un discours ressassé, indéfiniment répété, dont il existe plusieurs « leçons » comme on dit en philologie et dont j'ai peu d'espoir d'améliorer l'établissement tant le charme d'une évocation fraîche s'en est absenté. Il y a un blanc entre le départ de Delavier et l'étape de Montauban où mon père passe la nuit dans une salle du lycée en compagnie de deux officiers interprètes de réserve affectés comme lui au Deuxième bureau, Béres, le futur célèbre libraire, et un jeune égyptologue obèse, qui devait mourir prématurément d'une maladie de cœur, lequel les initie à la lecture des hiéroglyphes. Cette occupation artiste consistant à apprendre des langues venues du fond des temps alors que la fin des temps fait rougeoier l'horizon me semble à tout prendre une meilleure façon de faire face à la fin que des prières adressées à Dieu.
- 7 Quand ma mère revint au Tremblay, elle retrouva la maison transformée en infirmerie de campagne. Les Allemands avaient choisi cette maison, dotée de WC et d'eau courante grâce à un système de réservoir logé au grenier et remplissable par une pompe à main, parce qu'elle était la seule à répondre au standard d'hygiène qui était le leur, tandis que

les villageois qui considéraient toute pratique hygiénique comme un trait de décadence surnommaient la maison « la maison des chiottes ». Le gigantesque officier qui commandait sa troupe usait, pour parler à ses hommes, d'accents impérieux que le cinématographe nous a rendu familiers mais avait une tout autre voix pour parler à son cheval, si douce alors qu'on n'en percevait que le murmure. Tous ces grands gars blonds se comportaient plutôt bien, l'un deux qui avait voulu abuser d'une paysanne s'était retrouvé aux arrêts de rigueur dans l'étable de Florine et ma mère n'eut à déplorer – outre la perte des fusils à pierre qui voisinaient sur la panoplie de la salle à manger avec des sagaies et autres armes des sauvages que mon grand-père paternel et mon arrière-grand-père maternel étaient partis civiliser, et qu'il avait fallu déposer à la mairie – que la disparition d'une paire de jumelles dont ma mère cessa de demander la restitution quand l'un des gradés auquel elle se plaignait lui eut dit d'un ton menaçant « Fous dire que nous foleurs ? ». Des gens pas mal du tout dans l'ensemble et même plus que pas mal au physique, à croire que la Wehrmacht avait dépêché sur le front occidental ses plus beaux *Buben* pour nous *démoraliser* au sens propre du terme, plaçant ainsi les représentantes du sexe faible, les femmes et les folles, comme Abel Bonnard, devant un dilemme : choisir entre le charme entêtant de ces beaux blonds bien découplés aux yeux bleus et leurs convictions patriotiques.

- 8 Un détail avait pourtant fait sentir à ma mère toute l'hybris du projet nazi : ils se faisaient confectionner des omelettes de douze œufs pour lesquelles elle ne trouvait aucune poêle appropriée. Au cours d'un pique-nique d'éclipse entre Nancy et Metz, j'ai appris de la bouche de Rose Goetz que c'est en passant semblable commande que Condorcet avait attiré sur lui l'attention et avait fait pressentir aux espions de la République qu'ils n'avaient pas affaire à un citoyen ordinaire.
- 9 Après la guerre l'un de ces soldats, pas l'un d'eux précisément mais l'un de ses semblables, était revenu au Tremblay comme prisonnier de guerre. Mon père avait donné des vêtements à ce jeune médecin en guenilles et en commettant cet acte interdit, car susceptible de favoriser l'évasion du prisonnier, s'était ainsi attiré de la part des villageois français dont la bienveillance est proverbiale la réputation d'être un collabo, une hypothèse que corroborait le fait d'être de profession et de formation un germaniste. L'Allemagne de mon père était plutôt celle de Goethe, de Heine et de Paul Heyse, un auteur léger et divertissant dont les ancêtres étaient de religion juive et qui avait comme tous les Allemand une *Vaterland*, une patrie, en l'occurrence l'Allemagne, et un *Heimat*, en l'occurrence la Bavière, sur lequel il avait fait son diplôme d'études supérieures. Heyse est complètement tombé dans l'oubli et j'ai lu son nom une seule fois, je crois, dans une lettre de Brecht qui se plaignait du climat de décomposition intellectuelle régnant parmi les exilés allemands d'Amérique et où Brecht évoquait des tentatives de réhabilitation de ce que Brecht estimait être des « sottises wilhelminiennes » comme Ganghofer ou Heyse. Après 1932 mon père n'entretint plus que des rapports textuels avec ce pays où il ne remit jamais les pieds. Mais cette réputation d'intelligence avec l'ennemi a néanmoins toujours cours au village, comme j'ai eu tout récemment la surprise de l'apprendre, cinquante ans après les faits et dix ans après la mort de mon père. Moins chrétien que Jouhandeau je n'arrive pas à dire des Tremblaisiens ce que Jouhandeau, interrogé sur la haine persistante dont il était l'objet dans sa ville natale, disait des habitants de Guéret : « Ce qu'ils n'ont jamais compris, c'est que plus ils étaient affreux plus je les aimais ». Je m'aperçois d'ailleurs parmi mes connaissances que les Français même de mon âge ont toujours du mal à distinguer les deux termes de « germaniste » et de « germanophile », et que, bien que le

second me convienne de moins en moins, ma *kibla* ayant tourné d'un quart de tour passant de Königsberg, Hambourg, Berlin à Rabat, Tunis, Le Caire, on continue à me présenter comme « germanophile », méconnaissant que les -philies changent d'autant plus facilement avec le temps que l'objet d'élection est imposant, comme le faisait si bien remarquer Barthes à propos de Michelet dont les positions à l'égard de la Révolution française avaient considérablement varié avec le temps mais dont l'intérêt porté aux poupées ne s'était en revanche jamais démenti. Ce jeune prisonnier qui avait fait Stalingrad et comptait parmi les rares rescapés, découvrait comme Delavier la vie à la campagne. L'ayant découverte sous les mauvais auspices d'une nature tout entière transie par « l'angoisse mythique », ce soldat laboureur continuait d'avoir peur, peur des chevaux en particulier, et à propos de la « culture », il répétait : « Métier dangereux ».

RÉSUMÉS

Ce texte fait partie d'un « Bréviaire de la vie chez soi et non loin de chez soi » en cours de rédaction. Les proses courtes qui le constituent tentent de retracer ce réseau d'attaches en quoi se résume le « chez soi ». La notion de « chez soi » peut paraître casanière, étroite, mesquine, marquée au coin de l'égoïsme bourgeois, on peut lui opposer l'attitude altière et intrépide du nomade, l'errance inventive de ceux qui sont privés de « chez soi ». Mais il y a une autre dimension, plus universelle, du chez soi qui recoupe l'histoire de nos origines et le rapport que nous instaurons avec le lieu. C'est cette configuration que ces textes explorent selon un mode assez libre. On suivra le fil de la mémoire, celui des lectures, le fil qui nous guide, souvent sans que nous en ayons conscience, dans nos incursions réelles ou imaginaires au sein de cet espace intermédiaire entre le chez soi et les destinations rêvées, les fins ultimes. Ces fils tressés, notre main se serre sur eux quand nous rencontrons le danger dans l'espoir qu'ils nous aident à le franchir et nous raccompagnent en lieu sûr.